



## I

### *Cappadoce, an 571 après Jésus-Christ*

L'eau du ruisseau lui chatouillait les talons. Elle tendit les orteils, les agita sous l'eau fraîche et claire, puis regarda la terre rougeâtre qui salissait ses pieds se dissoudre dans le courant. Elle se félicita d'avoir semé les autres. *Qu'est-ce qu'ils feront de toute façon ?* Ils la gronderaient peut-être... La préviendraient qu'elle ne devrait plus jamais s'éloigner. Elle répondrait qu'elle s'était endormie, qu'elle n'avait pas vu le temps passer. Elle avait juste eu besoin de passer un moment seule, rien de plus.

C'était drôle, elle n'arrivait pas à se retenir de sourire. Voilà donc ce qu'on ressentait. Elle n'avait jamais éprouvé un sentiment pareil de toute sa vie. Voilà donc le secret dont les femmes refusaient de parler devant elle. Elle le connaissait maintenant. Elle le partageait avec elles. Elle n'aurait plus besoin d'épier leurs conversations.

Elle n'aurait pas dû le faire. C'était mal, dangereux, et elle n'osait pas imaginer ce qui lui arriverait si jamais quelqu'un le découvrait. Mais cela lui avait semblé si naturel et si... beau. Oui. Elle avait trouvé cela vraiment beau. Elle se mordit la lèvre pour s'empêcher de rire et jeta un regard par-dessus son épaule afin de s'assurer qu'elle était toujours seule. Ses pensées étaient si bruyantes qu'elle craignait presque qu'on les entende.

Ce n'était vraiment pas si grave de l'avoir fait. On les marierait et ce ne serait plus un problème. Il lui avait assuré

qu'ils s'uniraient dès que possible. Ensuite, ils pourraient passer autant de temps qu'ils le voudraient ensemble. Mais en attendant, il ne fallait parler à personne de ce moment volé. De ces instants, assise seule ici sur la berge du ruisseau. C'était un trésor qu'elle devait protéger.

Aelia plissa les yeux à cause du soleil, puis regarda à nouveau ses orteils. Elle fronça les sourcils. Quelque chose avait frôlé son pied. Oh ! Un oiseau. Mort et gorgé d'eau. Son œil perçant devenu vitreux. Elle frissonna et sortit ses pieds du ruisseau. Mieux valait rentrer avant qu'on remarque son absence.

Elle glissa ses pieds mouillés dans ses sandales, se leva et lissa sa tunique. Pas de panique, le soleil n'avait pas encore disparu derrière la colline ; il était trop tôt pour qu'on se demande où elle était passée. Elle souleva sa jarre d'eau et repartit vers le village. Elle aurait bien aimé l'apercevoir dans la soirée, mais c'était presque impossible. Ils habitaient à l'opposé l'un de l'autre au village.

Elle avait grandi avec Lysus. C'était le garçon le plus fort, le plus drôle et sans aucun doute le plus séduisant de leur communauté. Il était plus âgé, mais il avait récemment commencé à s'intéresser à elle, ce qui avait rendu certaines de ses amies envieuses, tandis que d'autres la taquinaient à ce sujet. Son père étant le chef du village, Lysus était considéré comme un bon parti.

La veille, il était passé la voir dans l'après-midi, pendant que tout le monde dormait en attendant que la chaleur se dissipe. Il avait osé s'introduire dans leur cour, puis il avait agité la tête en direction de la ruelle et avait filé aussi vite qu'il était arrivé. Elle l'avait suivi. Personne n'imaginerait une fille modèle comme elle capable d'une telle audace.

Lysus l'attendait. Il l'avait emmenée vers le côté d'une maison, avait caressé sa joue et tiré doucement sur une des

boucles blondes cachées sous son voile. Elle avait rougi et tenté de repousser sa main, mais il avait attrapé ses doigts et les avait posés sur sa joue, puis sur sa bouche. Ses yeux étaient doux, mais sa poigne ferme. Envahie d'un sentiment inconnu, elle s'était sentie incapable de lui résister.

Le simple fait qu'elle quitte sa maison sans être accompagnée avait probablement été un signe pour lui. Il avait dû en conclure quelque chose, et elle ne l'avait pas démenti.

— Tu es devenue jolie, Aelia. Ne crois pas que cela m'a échappé.

Elle avait baissé la tête sans savoir quoi répondre.

— Tu veux bien marcher avec moi, t'éloigner du village un moment ?

Il lui tenait toujours la main et ses yeux pétillaient.

— Je ne peux pas. Ma famille risque de le remarquer. Je dois rentrer...

— Juste un petit moment. Nous serons de retour avant qu'un seul de tes proches se réveille.

Flattée, mais nerveuse, elle avait fini par se laisser convaincre. Elle l'avait suivi le long des ruelles, à la fois terrifiée et excitée, tirant son voile sur son visage de peur d'être reconnue. Qu'était-elle en train de faire ? Elle savait que c'était de la folie, mais une force inconnue la poussait à avancer.

Elle ne comprenait toujours pas comment c'était arrivé. Ils avaient marché, puis s'étaient assis et avaient discuté de la chaleur et de certaines de ses amies du village. Il lui avait dit qu'elle seule obsédait ses pensées. Que le souvenir de sa peau parfaite et de ses mains gracieuses l'empêchait de se concentrer sur ce qu'il faisait. Qu'il pourrait tout laisser en plan ne serait-ce que pour apercevoir son poignet, sa cheville, son cou...

Son regard chaud lui donnait le tournis. Lorsqu'elle avait posé une main sur son visage, sa manche avait glissé et

laissé apparaître la peau couleur miel de son bras. Avec un sourire, il s'était penché pour embrasser la chair de son avant-bras. La suite n'était plus qu'un souvenir flou de chaleur et de sensations.

Plus tard, incapable de croire ce qui s'était passé, elle avait pleuré, mais il l'avait apaisée à l'aide de baisers et de promesses. Ils allaient se marier. Les parents d'Aelia seraient fous de joie à l'idée qu'elle épouse un si bon parti.

À ses yeux, comme à ceux de toute personne extérieure à sa famille, elle avait eu une enfance idyllique. Un véritable cocon d'amour, de chaleur, de joie et d'innocence. Née dans une famille pauvre, mais riche en bonheur, Aelia s'était épanouie en grandissant, bien dans sa peau. Son petit village isolé vivait selon ses propres coutumes et traditions, de fortes valeurs familiales, et ne tolérait aucune autre manière de faire. Ainsi, la vie y avait toujours été merveilleusement calme – jusqu'à maintenant.

Son père artisan était le potier du village, et Aelia était l'aînée de ses quatre filles. Elle ne doutait pas qu'il se réjouirait de ce mariage, pourvu qu'il ne devine pas ce qui s'était déjà passé. Mais les parents de Lysus ne s'enthousiasmeraient peut-être pas autant. Elle n'était sûrement pas le genre d'épouse qu'ils imaginaient pour leur fils unique.

De toutes ses amies, elle était probablement la moins susceptible de céder aux avances d'un garçon. De la part de Verina ou de Licinia, cela aurait été moins étonnant. Elle les avait entendues discuter plus d'une fois de sujets impudiques. Ses amies étaient loin de s'imaginer qu'Aelia pouvait être aussi... dévergondée. De toute façon, elle ne le leur raconterait jamais, ni à personne d'autre. C'était leur secret, à Lysus et elle ; et ils en riraient une fois mariés.

Elle arriva au village en portant sa lourde jarre, tandis que le soleil commençait à disparaître derrière la colline.

Quelque chose semblait avoir changé. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et tendit l'oreille. On n'entendait aucun bavardage, aucun tintement de marmite, alors que c'était l'heure de préparer le repas. Et aucun enfant ne jouait dehors. Toutes les maisons étaient calmes.

À pas de loup, elle longea le chemin principal et tourna à gauche, talonnée par ce mystérieux silence. Tout le monde s'était-il enfui ? Un ennemi avait-il attaqué leur village paisible ? Devait-elle frapper chez quelqu'un pour se renseigner ? Elle s'approcha d'une maison, posa sa jarre et leva la main, mais le courage l'abandonna et elle la baissa. Elle avait trop peur de briser le silence. La gorge sèche, elle remplit ses mains d'eau dans la jarre et but quelques gorgées. Elle les essuya ensuite sur sa tunique et reprit sa marche le long du chemin silencieux. Un chien aboya deux fois et un oiseau surpris croassa. Son cœur battait fort dans ses oreilles. Le soleil était à moitié caché derrière la colline à présent.

Soudain, elle entendit des voix murmurer. Alors qu'elle avançait, ce bruit devint plus fort. C'était un bourdonnement semblable au brouhaha d'une foule. Elle percevait... de la peur ? Non, plutôt de l'agitation, de la colère. Et plus elle approchait de chez elle, plus ce son était puissant. Une nouvelle inquiétude germa dans son cœur.

Elle accéléra le pas, tandis qu'une goutte de sueur coulait le long de son cou jusqu'à son nombril. Elle tourna au coin de la dernière ruelle et vit des personnes rassemblées devant sa maison. On aurait dit que la moitié du village était présente. Dans les derniers rayons du soleil, des tourbillons de grains de poussière voilaient la foule. Alors qu'elle s'approchait, les gens se turent peu à peu et tous les regards se fixèrent sur elle. Aelia n'arrivait pas à déchiffrer leurs expressions. Elle entendait encore quelques voix, dont celle enrouée de son

père. Lui qui s'exprimait habituellement avec calme était bruyant et en colère.

Mais que se passait-il ? Elle chercha un visage familier, celui d'une amie qui lui sourirait avant de lui expliquer ce qui se passait. Mais chaque fois qu'elle essayait de soutenir le regard d'une personne, celle-ci baissait les yeux vers le sol. La peur s'empara d'elle pour de bon à présent, lui comprimant les côtes et paralysant son esprit. La foule s'écarta tandis qu'elle se dirigeait avec raideur vers sa maison. Elle ignorait ce qui s'était passé, mais cela ne faisait aucun doute : sa famille et elle y étaient mêlées. Quelques secondes plus tard, elle fut devant sa maison et trouva son père en pleine dispute avec le prêteur Garidas, le chef du village. Sa mère l'aperçut et se précipita vers elle en trébuchant.

— Petite idiote ! hurla-t-elle en l'attrapant par les bras, avant de la secouer si fort qu'Aelia lâcha sa jarre.

Le récipient vola en éclats et l'eau s'infiltra rapidement dans le sol sec. Ensuite, sa mère l'étreignit de toutes ses forces en sanglotant sur son épaule.

Seul un mince arc de soleil était posé sur la colline rocheuse à présent et brillait d'une lueur orange foncé. Aelia comprit brusquement ce qui se passait. Elle devina la raison de la présence de cette foule, de la querelle entre son père et Garidas et de la déception inconsolable de sa mère. Elle comprit que tout était sa faute et que sa vie ne serait plus jamais la même.



## 2

### *De nos jours*

**A**ssise les fesses gelées sur la glace après avoir dérapé et trébuché comme une nouille, Madison se dit que si elle devait conserver un seul souvenir parfait dans sa mémoire, ce serait celui-ci. Les joues inondées de larmes, elle chercha des insultes à lancer aux autres qui s'étouffaient presque de rire, mais elle rigolait tant qu'aucun mot ne parvenait à sortir de sa bouche.

C'était Leonora qui avait eu l'idée d'aller patiner, car Freddie et elle le faisaient souvent avant de devenir vampires.

Les autres s'étaient montrés très enthousiastes, contrairement à Maddy. Elle n'avait jamais patiné de sa vie. Elle n'avait même jamais fait de patins à roulettes, de rollers, ni aucun de ces trucs qui consistaient à glisser, pour la simple raison qu'elle avait vécu en foyer, puis dans une famille d'accueil et n'avait jamais eu le droit de s'amuser. Elle avait eu peur d'avoir l'air ridicule. Et en effet, elle avait l'air totalement idiot comme ça, les fesses sur la glace. Mais bizarrement, elle s'en fichait.

Les jardins du cloître de la cathédrale de Gloucester avaient été transformés en patinoire pour la période des fêtes. Dans une des galeries, une fanfare jouait *Vive le vent*, tandis que dans une autre, des châtaignes grillaient sur un brasero. Au beau milieu de la glace scintillante se dressait un sapin de six mètres de haut, parsemé de petites lumières blanches

semblables aux étoiles dans un ciel bleu nuit. C'était tellement magnifique ; on aurait dit l'image d'une carte de vœux. La patinoire n'était pas immense, mais quand même assez grande pour qu'elle ait patiné à toute vitesse et pris une gamelle super embarrassante.

Après avoir nerveusement longé le bord, elle avait finalement trouvé le courage de lâcher la main d'Alex. Elle avait vite trouvé le rythme, mais trop sûre d'elle, elle était allée s'écraser contre Mlle Regardez-moi-je-suis-trop-belle-je-patine-bien-mieux-que-vous. Cette fille, qu'aucun d'eux ne connaissait, tournoyait gracieusement comme une danseuse étoile sans faire attention à personne, jusqu'à ce que Maddy lui fonce dedans. Elle l'avait attrapée par la taille pour se stabiliser, mais ce tacle digne d'un rugbyman fou les avait propulsées à travers la patinoire, entraînant tous les patineurs sur leur passage. Maddy pensa que si le patinage était toujours aussi marrant, elle n'allait plus pouvoir s'en passer.

Alexandre glissa jusqu'à elle et lui tendit la main. Elle fit semblant de lui lancer un regard noir, saisit sa main et le laissa l'aider à se relever.

— C'était impressionnant, dit-il.

— Je t'avais pas dit ? Je fais toujours mes propres cascades.

Il prit son visage entre ses mains et l'embrassa doucement sur les lèvres.

— Est-ce que ça va ? Tu ne t'es pas fait mal ?

— J'ai quelques bleus, mais je survivrai.

— Hé, Maddy ! cria Ben depuis l'autre côté de la patinoire. C'était ouf !

Il avança à petits pas dans sa direction en s'agrippant à Isabelle pour ne pas tomber.

— Dommage que je t'aie pas filmée. On aurait percé sur YouTube avec une vidéo comme ça.

Il s'écroula de rire.



— C'est ça, et la vidéo d'après, on l'aurait intitulée *La fille trucide son morveux de frère*, lança Maddy.

— Tout va bien, Madison ? demanda Isabelle. Je n'avais encore jamais vu une chute pareille.

Les autres les rejoignirent afin de vérifier si elle était blessée et de rire encore un peu.

— L'autre a l'air très énervée, dit Leonora.

Tous se retournèrent pour regarder la fille en question glisser dans leur direction avec un regard assez enflammé pour faire fondre la glace.

— Tu ne devrais pas patiner ici si tu es incapable de te contrôler, dit-elle sèchement en décrivant une courbe pour s'arrêter.

— Je suis vraiment désolée, répondit Maddy avec un sourire mal dissimulé.

— Ce n'est pas drôle. Tu aurais pu tuer quelqu'un.

— Encore désolée.

Maddy faisait de son mieux pour ne pas éclater de rire.

— C'est bon, c'était un accident, dit Ben.

La fille les fusilla du regard, puis s'éloigna.

— Hé, tout le monde, dites *cheese* ! lança Isabelle, le portable levé pour prendre une photo.

Chacun inclina la tête vers les autres avec un sourire bête.

— Est-ce qu'on vous verra dessus ? demanda Ben.

— Comment ça ? dit Freddie.

— Bah, je pensais que les vampires n'apparaissaient pas sur les photos.

— Évidemment ! Et nous sommes allergiques à l'ail, aux croix et à la luminosité de la télé.

— Okay, okay. Je demandais, c'est tout. C'est ce qu'on voit dans les films : aucun reflet dans les miroirs, tout ça.

— Arrête, tu fais peur à Isabelle, dit Jacques. Elle mourrait si elle ne pouvait plus voir son reflet. Comment ferait-elle pour se coiffer ?

— Oh, Jacques, répondit-elle. Tu es si drôle, tu devrais te lancer dans la comédie.

— Je sais, je suis hilarant.

— Non, mais vraiment, quel clown.

Elle lui donna un coup de coude qui l'expédia à travers la patinoire et sourit d'un air satisfait.

— Quelqu'un veut un chocolat chaud ? Ben ? demanda Maddy, consciente que les autres n'en voudraient pas. J'ai besoin de quelque chose de réconfortant après cette humiliation.

— Ouais. Tu pourrais demander de la chantilly et des marshmallows sur le mien ? Et une barre de chocolat ?

Maddy haussa les sourcils.

— Tu ne voudrais pas qu'ils y ajoutent une pomme de terre en robe des champs et un bac entier de glace pendant que tu y es ?

Elle tourna le dos à son frère, enlaça Alexandre et l'embrassa de nouveau.

— Beurk, vous êtes dégoûtants, dit Ben, avant de faire semblant de vomir. N'oublie pas la barre de chocolat ! cria-t-il en essayant de repartir sur la glace sans tomber.

— Je reviens tout de suite, murmura-t-elle à l'oreille d'Alexandre.

— Je t'accompagne.

— Non, continue à t'amuser, j'en ai juste pour quelques minutes.

— D'accord, mais ne traîne pas.

Il prit sa main recouverte d'une mitaine et l'embrassa avant de la lâcher.

Maddy se dirigea vers le bord de la patinoire à petits pas glissés, puis s'assit sur un banc, fourra ses mitaines dans sa poche et dénoua ses lacets. Mince, Alex était vraiment

incroyable. La vie était vraiment incroyable. Elle sourit toute seule, puis pouffa en se revoyant foncer dans l'autre fille.

— Je suis un vrai boulet, dit-elle.

Un homme qui se trouvait tout près haussa les sourcils et lui adressa un sourire amical. Elle le lui rendit en continuant de défaire ses lacets.

— Très impressionnant, dit-il.

— Pardon ?

— Votre figure sur la glace, tout à l'heure. Quel talent !

— Ah. Ouais. Merci. Enfin non, c'était super gênant.

— Il faut un début à tout.

— Sans doute. Mais en général, les gens ne commencent pas par envoyer valser la moitié des habitants de Gloucester.

— En effet.

— Bon, j'y vais. À un de ces jours ! dit-elle en se levant, ses patins à la main.

— C'est ça, à un de ces jours.

Maddy balaya les environs du regard jusqu'à ce qu'elle repère le panneau qui indiquait la direction du café, puis elle sortit du cloître et marcha vers la ruelle.

\*\*\*

Alexandre regarda Madison patiner jusqu'au bord de la patinoire. Il fut soudain submergé par un bonheur si intense qu'il prit peur. Il l'aimait tellement. Il l'aimait trop. Quand son frère, sa sœur et lui étaient devenus ces créatures, des décennies plus tôt, il avait accepté de ne plus jamais connaître le bonheur, de dire adieu à sa vie. Mais ce soir, il avait l'impression d'avoir atteint l'apogée de son existence. C'était ça, la vie : cet endroit, cet instant, cette fille.

Le froid nocturne était mordant et une douce odeur de sang emplissait ses narines. Il irait chasser plus tard, il pouvait réfréner son instinct pour le moment. C'était

une chose à laquelle il n'aimait pas beaucoup penser, ce besoin de se nourrir de sang humain. Il buvait uniquement celui des personnes proches de la mort. Malgré l'intense soulagement que lui procurait le fait de se nourrir, il était convaincu qu'il n'en tirerait jamais aucun plaisir. Au contraire, il en avait honte.

— Allez, viens, Alex ! cria Jacques en patinant vers lui, ses cheveux blonds ébouriffés par la brise. Arrête de faire la tête parce qu'elle est partie. C'est trop gênant.

C'était incroyable que son frère se soit aussi vite adapté à la vie au <sup>XXI</sup><sup>e</sup> siècle. On aurait dit qu'il était fait pour cette époque. Il maîtrisait déjà tout l'argot moderne, et Freddie, Ben et lui formaient un vrai clan. Enfin, comment disait-on déjà ? Une bande ? Pff ! Alexandre grimaça. Il préférait leur ancien langage familier et se sentait ridicule lorsqu'il essayait d'utiliser le vocabulaire d'aujourd'hui. Cela ne semblait pas naturel.

Il plissa les yeux. Assise sur un banc, Madison enlevait ses patins tandis qu'un inconnu lui parlait. Un homme. La colère et la jalousie s'emparèrent brusquement d'Alex, mais il les refoula immédiatement. Il savait qu'il n'avait rien à craindre. Madison et lui étaient au-dessus de tout cela. Leur amour était sincère et puissant. Indestructible. Cela faisait presque un an qu'elle l'avait réveillé de son sommeil le jour de Noël. Et six mois qu'ils avaient échangé un merveilleux premier baiser.

— Allez, frerot, dit Jacques en l'attrapant par le bras. Viens t'amuser.

— Tu ferais mieux de te joindre à nous, Alex, fit la voix douce de Leonora derrière lui. Je crois que les garçons veulent t'impressionner avec leurs figures.

Elle prit son autre bras.

— D'accord, d'accord, j'ai compris, répondit-il en se forçant à sortir de sa rêverie. Je parie que vous êtes incapables de patiner à reculons sans heurter quelqu'un.

Il s'éloigna d'eux et glissa en sens inverse en faisant des singeries.

Leonora leva les yeux au ciel et le suivit avec sa grâce naturelle. Ils rejoignirent les autres qui sautaient et tournoyaient sur la glace avec aisance.

— C'est vraiment injuste, dit Ben. Vous les vampires, vous pouvez faire des trucs bien plus cool que moi.

— Oui, mais quand tu y arrives, c'est beaucoup plus impressionnant, répondit Isabelle. Nous sommes capables de faire ces figures les mains dans les poches, mais toi, il te faut de vraies compétences pour les maîtriser.

— Ouais, peut-être.

Jacques et Freddie le prirent chacun par un bras et l'entraînèrent en se faufilant habilement entre les autres patineurs. Ben était aux anges, ce qui fit sourire Alexandre. C'était un garçon formidable. Il ressemblait tant à Jacques que c'était comme un deuxième frère pour lui ; et Freddie un troisième.

Leonora et Freddie étaient les ancêtres de Madison et Ben. Comme Alexandre, son frère et sa sœur, ils avaient été transformés en créatures immortelles plus d'un siècle auparavant, pendant une expédition archéologique en Cappadoce, une région de Turquie. Aujourd'hui, ils vivaient ici, en Angleterre, à Marchwood House pour être plus précis, avec Madison et Ben. Et le quotidien était... compliqué, mais agréable.

Ben les avait tous accueillis dans sa vie avec enthousiasme, sans histoires, ni rancœur – et ce n'était pas rien. Peu de gens accepteraient de fréquenter cinq vampires, et encore moins de les héberger. Quant à Madison, c'était une sacrée personnalité – courageuse, belle, gentille, drôle... mais têtue. Il sourit et se tourna vers le banc. Elle était partie chercher leurs boissons. Peut-être qu'il devrait la rejoindre pour s'assurer que tout allait bien. Mais les autres allaient encore râler.

Il continua à faire des tours de patinoire pendant dix longues minutes, mais Maddy ne revenait toujours pas. Il savait qu'il s'inquiétait pour rien, mais il n'arrivait pas à se détendre. Ce sentiment inconnu qu'il avait éprouvé tout l'après-midi l'envahissait de nouveau.

La patinoire était bondée, une foule de gens faisaient leurs achats de dernière minute en ville, alors il n'y avait aucune raison de paniquer, mais une ombre planait toujours sur eux. Ils avaient beau s'amuser comme des petits fous ce soir, ils avaient dans ce monde quelques ennemis qui n'avaient aucune envie de les laisser vivre en paix.

— Je vais chercher Maddy, lança-t-il au reste du groupe.

— Elle sera là d'une minute à l'autre, répondit Leonora.

— Je vais l'aider à porter les boissons. Elle aura sûrement du mal à tenir ses patins et les chocolats chauds en même temps.

— Oh, laissez-le partir, dit Isabelle. Il ne doit pas rester à plus d'un mètre d'elle trop longtemps, sinon il se transforme en citrouille.

Alexandre ignore leurs taquineries et glissa jusqu'au bord de la patinoire. Il retira rapidement ses patins, enfila ses chaussures et se dirigea vers la ruelle qui menait au café. Une longue file serpentait devant la porte, mais Maddy n'y était pas. Peut-être que, découragée par l'attente, elle était allée ailleurs. Il balaya vite la zone du regard, mais elle n'était nulle part. Les sens d'Alexandre étaient aiguisés : si elle avait été dans le coin, il l'aurait immédiatement localisée. Quelque chose clochait. Il se maudit de ne pas l'avoir accompagnée comme le lui avait dicté son instinct. C'est alors qu'il vit l'homme.

— Hé, vous ! dit-il.

L'homme s'appêtait à grimper dans sa voiture, une Audi bleu nuit, quand Alexandre se plaça devant lui, l'empêchant d'entrer dans le véhicule.

— Mais qu'est-ce que...

— Où est-elle ?

— Qui ça ? De quoi parlez-vous ? Qui êtes-vous ? Je ne vous donnerai pas mon portefeuille, et vous n'aurez certainement pas ma voiture.

L'homme frottait une salissure sur la manche de son manteau. Il était grand et large d'épaules. Il se mit en position d'attaque face à Alexandre, pas du tout impressionné.

— Je ne veux ni votre argent, ni votre voiture. La fille avec qui vous discutiez à la patinoire, où est-elle ?

— Quelle fille ?

— Je vous ai vu lui parler pendant qu'elle enlevait ses patins.

— Ah, elle.

L'homme sourit.

Alexandre l'attrapa par le col de son manteau.

— Eh, doucement. C'était votre copine si je comprends bien.

— Ce ne sont pas vos oignons. Où est-elle ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Nous avons échangé quelques mots, puis elle est partie. Lâchez-moi, maintenant.

Alexandre le libéra.

— Vous ne l'avez pas recroisée ?

— Non.

— Vous en êtes sûr ?

— Écoutez, mon gars, je ne sais pas ce qui vous arrive, mais je ne connais pas cette fille. Je lui ai dit deux mots et elle est partie. Peut-être qu'elle en a eu marre de sortir avec un jaloux maladif et qu'elle a décidé de vous planter là.

Cet homme n'était qu'un imbécile. Cela ne lui disait toujours pas où était Madison. Alexandre lui tourna le dos et repartit vers la patinoire. Peut-être qu'il l'avait ratée, finale-

ment. Il en doutait, mais ce n'était pas impossible. La portière de la voiture claqua derrière lui, puis l'Audi s'éloigna dans un vrombissement.

Alexandre se rappela qu'il avait un téléphone. Comment pouvait-il être aussi bête ? Il aurait dû l'appeler immédiatement. Le portable collé à l'oreille, il la supplia intérieurement de décrocher, mais tomba sur sa messagerie vocale.

— Madison, où es-tu ? Rappelle-moi.

Il réessaya plusieurs fois de la joindre, mais ce fut le même message qui lui répondit.

De retour à la patinoire, il balaya la foule du regard. Tout le monde était là, sauf Maddy. Cela faisait déjà une demi-heure qu'elle était partie. Il lui était arrivé quelque chose, cela ne faisait plus aucun doute. Leonora croisa son regard et sourit. Il lui fit signe d'approcher.

— Elle a disparu, dit-il.

— Comment ça ?

— Maddy. Elle est introuvable. Il s'est passé quelque chose. Rejoins les autres et prévien-les que je pars à sa recherche.

— Attends une minute... Qu'est-ce que tu veux dire ?

Mais Alexandre ne prit pas le temps de lui répondre. Il était arrivé quelque chose à Madison, et il devait la retrouver. Toutes sortes de scénarios lui traversaient l'esprit. Était-elle souffrante ? S'était-elle évanouie ? Ensuite, des pensées plus sinistres l'effleurèrent. Et si toute cette histoire avait un lien avec Blythe ? Le notaire de ces puissants vampires qui souhaitaient la mort d'Alexandre et des autres. Alexandre savait qu'il aurait dû se donner plus de mal pour retrouver ce misérable et le tuer, mais ces derniers temps, sa vie était devenue si agréable, si tranquille qu'il n'avait pas voulu chercher les ennuis. Finalement, c'étaient les ennuis qui étaient venus le chercher. Enfin, peut-être qu'il s'affolait trop vite. Peut-être qu'il y avait une expli-



cation parfaitement logique à la disparition de Madison et qu'elle allait réapparaître d'une seconde à l'autre en lui reprochant gentiment d'avoir une imagination débordante. En tout cas, il l'espérait de tout cœur.

Il passa les trois heures suivantes à ratisser la ville de Gloucester. Isabelle avait ramené Ben à Marchwood House au cas où Maddy rentrerait, et Alexandre appelait sa sœur tous les quarts d'heure pour savoir si c'était le cas. Ils avaient également téléphoné à tous les hôpitaux de la région, et les autres la cherchaient aussi, mais sans résultat. Maddy avait disparu.